

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et



va ton chemin."

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VIII.

MONTRÉAL, JUILLET 1881.

No. 9

SOMMAIRE.

1. PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'UNION-ALLET, tenue à St-Berthélemy le 26 Juillet 1881.
2. LETTRE DE ROME.
3. NOUVELLES DU CANADA.

4. LE CADAVRE D'UN PAPE.
5. LE JOURNALISME CATHOLIQUE.
6. SOUVENIRS DE VOYAGE.
7. NAISSANCE.—DÉCÈS.

Procès verbal de l'assemblée générale de l'Union-Allet

Tenue à St-Berthélemy, le 26 juillet 1881.

Étaient présents : M. le Chanoine E. Moreau, curé de St-Berthélemy, Aumônier, MM. le Chevalier Vallée, Président général, L. Forget Vice-Président général, et M. J. F. McKenzie, Vice-Président pour Montréal.

M. le Recorder de Montigny, Secrétaire, Napoléon Renaud, Assistant-Secrétaire, Edmond Hurtubise, Trésorier, MM. les Conseillers, les Chevaliers A. Larocque, G. Drolet, Alfred Prendergast, MM. J. McGown, J. P. Marion, Nap. Archambault et Dr Alphonse Piché.

Au delà de cent zouaves prenaient part aux délibérations.

M. le Président déclare qu'il n'a pas préparé de rapport, ayant été sous l'impression qu'il devait être préparé par le vice-président général, demeurant au siège du bureau de direction.

M. le Vice-président donne des raisons satisfaisantes, et approuvées par l'assemblée, pour ne pas avoir préparé tel rapport. Il remplit cette lacune verbalement et relate succinctement les faits saillants relatifs à l'Union arrivés durant l'année écoulée. Ce rapport, suivant une résolution du zouave Chagnon secondé par le Rvd M. Dussault, devra être préparé par L. Forget, vice-président.

M. Napoléon Renaud, secondé par le chevalier Désilets propose qu'il soit résolu :

Que c'est avec un profond regret que les Zouaves Pontificaux Canadiens voient leur Père commun, Léon XIII, gémir comme son prédécesseur, l'immortel Pie IX, dans un état de captivité qui gêne l'action de l'Eglise sur les peuples.

Qu'il résulte de cette gêne un malaise général, qui étouffe le monde avide des enseignements de l'Eglise et finira par causer la désolation des sociétés.

Qu'ils protestent avec tous les catholiques de l'Univers contre les spoliations des Etats de l'Eglise qui ont amené cette captivité.

Que n'ayant pu donner leur sang, qu'ils offrent avec bonheur, ils appellent de leurs vœux les plus ardents le moment de la délivrance de leur père commun.

Cette proposition fut secondée par tous les membres.

M. A. Martin secondé par M. le Dr Piché, propose que les Zouaves Pontificaux Canadiens, réunis en assemblée générale, tendent une main amie à leurs frères d'armes d'Europe et d'Amérique avec l'espoir de se voir réunis dans les plaines d'Italie, à la défense des droits sacrés de l'Eglise.

Qu'en attendant ils se tiennent unis dans les sphères où ils travaillent au même but : le triomphe de l'Eglise et l'exaltation du St-Siège apostolique.

Proposé par monsieur A. LaRocque, secondé par monsieur DeMontigny, et adopté :

L'Union Allet des zouaves pontificaux canadiens profite de sa réunion générale pour présenter au nom de tous les zouaves pontificaux canadiens les hommages dûs à la mémoire de l'illustre Salaberry, dont on vient d'honorer le souvenir, par une statue élevée à Chambly, le 7 de ce mois.

Les zouaves pontificaux canadiens déclarent être très fiers de ce que l'un d'entr'eux, M. E. Hébert, ancien caporal aux zouaves pontificaux, a été choisi pour créer ce monument à leur illustre compatriote, et ils en félicitent leur camarade très sincèrement. Ils ne peuvent oublier que

le nom de ce grand soldat, synonyme de fidélité et de loyauté à son roi, leur est resté aussi un exemple de fidélité et de loyauté au Pontife-Roi pour lequel ils ont combattu. Ils saluent un grand Canadien, un brave soldat et un des plus nobles exemples offerts à la jeunesse de ce pays.

Le secrétaire est prié de transmettre une copie de ces résolutions au secrétaire du comité De Salaberry, M. Dion, en ajoutant que les zouaves pontificaux canadiens sont fiers dans la personne de leur brave camarade, M. E. Hébert, caporal aux zouaves pontificaux et l'auteur de la statue commémorative, d'avoir contribué ainsi à immortaliser dans le bronze un homme que l'histoire du Canada a déjà rendu immortel dans le cœur de tout bon Canadien. - Proposé par M. L. Forget secondé par N. Archambault que les Zouaves remercient la Compagnie de Navigation d'Ontario et du Richelieu, ainsi que le Surintendant du chemin de fer Q. M. O. et O. pour la première, avoir donné gratis sur leurs bateaux, le passage de la bande de musique et le second, en outre, accordé une réduction de moitié le prix du passage des Zouaves sur la ligne ferrée.

Proposé par M. J. P. Marion, secondé par M. Fautoux que des remerciements soient votés au Directeur et aux musiciens des Trois-Rivières pour avoir spontanément rehaussé la fête par leur présence et contribué grandement à son succès.

Proposé par M. Caron, secondé par M. le chevalier Larocque, et adopté : Que des remerciements particuliers soient adressés au Révérend Frère Directeur de l'Ecole de Réforme pour avoir si gracieusement mis le corps de musique de l'institution à la disposition des zouaves et aux révérends Frères et au Dr Mount, directeur de la musique, pour les sacrifices qu'ils se sont imposés en conduisant ce corps.

Proposé par le rév. M. Gérin, secondé par le chevalier Désilet. Que M. le lieutenant-col. Houde et MM. les officiers et soldats de son bataillon soient remerciés d'avoir, par leur présence, donné à cette fête un cachet tout particulier, et en démontrant, par leur présence, que le mouvement des zouaves à la défense du Saint-Siège ne porte aucun ombrage à la couronne d'Angleterre et que la foi des catholiques est compatible avec la loyauté due à notre reine.

Proposé par M. E. Tassé, secondé par M. Rouleau : Que les zouaves réunis offrent hautement un tribut d'hommages aux citoyens de St-Barthélemi qui, par leur réception contribuent si puissamment à alimenter parmi notre population le respect au Saint Siège et à entretenir parmi nos jeunes gens le désir qu'ils ont de servir la plus sainte des causes.

Proposé par M. Flanigan, secondé par M. Guibault : Que des remerciements soient votés à M. le Président et aux officiers sortant de charge.—Adopté.

M. Raymond prend ensuite le siège présidentiel.

La séance est ensuite levée.

Piopolis, 21 juin 1881.

Mr le secrétaire de l'Union-Allet.

Monsieur,

Les zouaves de Piopolis sont heureux de vous présenter leurs humbles hommages, faible tribut de reconnaissance.

Nous voudrions pouvoir aller dire hautement en présence de tous nos compagnons d'armes la dette que nous avons contractée envers vous, et leur demander de nous aider, sinon à vous payer du moins à vous remercier.

La Providence ne veut pas nous accorder cette faveur : qu'elle en soit bénie ! Si nous n'avons pas les biens de la fortune, j'aime à dire que du moins les sentiments du cœur sont encore vivaces dans les zouaves de Piopolis et nous vous répétons ce mot du cœur qui renferme tout : merci.

Toute la population de Piopolis se joint aux zouaves pour vous remercier et vous souhaiter une heureuse fête.

Votre camarade,

C. F. X. LANGLAIS, V. P. J.

N. B. — A une assemblée des zouaves, tenue dimanche le 19 courant, Mr Odilon Martel a été élu vice-président.

C. F. X. L.

ROMA, li 17 Luglio 1881.

Bien cher camarade,

J'ai reçu votre lettre du 30 giugno avec son précieux contenu (100 fr). Vous ne sauriez croire combien je suis sensible à tant de marques d'affection pour moi. Veuillez bien dire à tous mes chers camarades, et spécialement "coloro che henno contribuito a queste opere di carità per me, che mi recordero, sempre della loro bontà e possono far conto che non mi demanticherò mai di tanta benevolenza, di quelli che amo che amerò al dila del cancello della eternità; preghero sempre uddio e sui santi maggiormente i S. S. Apostoli e nostro amatissimo Pio Nono per ciascuno di voi."

Daiguez présenter mes remerciements les plus reconnaissants à notre cher aumônier et à M. McKenzie, du zèle qu'ils ont apporté pour me recueillir cette belle somme. Je les embrasse tous en la charité de Notre Seigneur et de Léon XIII.

Le transport du corps de notre cher Pie IX s'est fait le 12 de ce mois à St-Laurent au milieu des larmes et des prières de ses enfants d'une part et des hurlements et vociférations de la révolution de l'autre. Te dire toutes les infamies qui se sont commises tant pour la personne des restes sacrés de Pie IX que sur la personne qui accompagnait les restes mortels de ce bon et dévoué pontife, je n'en finirais pas. J'ai pu contempler pour une dernière fois ce cercueil béni qui renferme tant d'affection de toute la chrétienté, et spécialement des zouaves. J'ai accompagné le char funèbre depuis la porte Santa Maria jusqu'à la hauteur de l'obélisque de St-Pierre. Je suis rentré au Vatican le cœur navré de douleur en voyant éloigné de moi cette tombe au pied de laquelle j'allais si souvent prier, et où j'ai reçu des grâces si précieuses pour mes besoins spirituels et temporels. N'ignorez pas que tous les secours matériels qui me sont venus de vous tous et d'autre part sont dus à cet aimable pontife qui se souvient des siens, en mettant dans le cœur de chacun de vous cette tendre charité pour celui qui vous représente ici malgré son indignité et sa pauvre misère.

N'ayant pas le temps et le talent de vous faire la narra-

tion de tout ce que j'ai vu et entendu, je vous envoie par la même malle une grosse liasse de journaux de la semaine. Faites-en votre profit pour le *Bulletin*. Ce sera le commencement du rappel; soyez prêts. Il ne devra larder que Dieu le veut. Priez pour moi; je sens qu'il me reste encore plusieurs jours d'épreuves avant de goûter le délice ineffable de ce triomphe tant désiré. Souvenez-vous de moi, je me souviendrai toujours de vous en Jésus-Christ et en Léon XIII.

CASTRO.

Nouvelles du Canada.

Sous ce titre, nous lisons dans la *Fedelta*:

Un officier supérieur distingué de l'armée pontificale qui visite actuellement le Canada, nous envoie d'Ottawa les renseignements suivants que nous communiquons bien volontiers à nos lecteurs.

"A peine arrivé à Montréal venant de New-York et des chutes de Niagara, les zouaves pontificaux résidant en cette ville, informés de mon arrivée, vinrent immédiatement me combler de leurs attentions.

"Le lendemain je repartis pour Québec où je reçus le même accueil sympathique de la part des zouaves qui avaient été avertis par leurs camarades de Montréal.

"Pendant mon séjour à Québec ils recherchèrent tous les moyens de me faire plaisir; je fus aussi invité au cercle catholique pour assister à une conférence dans laquelle, de la manière la plus distinguée et la plus éloquente qui se puisse imaginer, l'orateur traita de sujets de haute philosophie, et quand je fus sur le point de me retirer, la nombreuse audience me fit une chaude ovation.

"Le nombre des hommes qui se distinguent en tous les genres, tant dans les sciences que dans les lettres, en Canada, est remarquable et le soin que l'on prend ici des écoles tant supérieures qu'élémentaires est exceptionnel.

"D'un caractère bon et simple, d'habitudes sévères, vivant de la vie de famille, ignorant les vices si répandus en Europe, le jeu, le café, les clubs et le reste, les habitants du Canada de race française se vouent au travail et à l'étude. Les familles sont nombreuses; la race est forte, nerveuse, et le sang n'est pas gâté par des maladies héréditaires.

"Dans toutes les villes et même dans les villages de quelque importance, il y a des établissements d'éducation et des hôpitaux dirigés par des religieux et des religieuses. Québec, en particulier, possède une académie distinguée avec des musées très remarquables.

"Les autorités militaires de Québec m'ayant fait la gracieuseté d'une invitation, j'ai assisté aux manœuvres d'un bataillon de milice composé de *volontaires*, c'est-à-dire de jeunes gens de la ville appartenant à toutes les professions et qui avaient revêtu l'uniforme pour l'occasion. Je suis demeuré vraiment surpris de la bonne tenue, de l'agilité des soldats et de la parfaite exécution des diverses manœuvres faites par ces jeunes gens. Les commandements étaient faits en langue anglaise parce que cette langue est la langue militaire officielle en ce pays.

"Revenu à Montréal pour y prendre le chemin de fer

d'Ottawa, les zouaves de cette ville donnèrent un dîner en mon honneur. Je ne puis exprimer quelle fut mon émotion, à mon entrée dans la salle du banquet, en la voyant ornée d'une magnifique bannière pontificale, d'écussons des souverains pontifes Léon XIII et Pie IX, de fleurs blanches réunies par des rubans jaunes et d'autres décorations appropriées à la circonstance. Nos cœurs se reportèrent tous vers notre bien aimée Rome et nos anciens compagnons d'armes tant vivants que morts, enfin vers le temps passé.

"A ma droite était M. le Chevalier LaRocque qui fut blessé à Mentana presque en même temps que moi. A ma gauche était assis M. le chevalier Drolet, rédacteur du *Bulletin de l'Union-Allet*, la table était présidée par M. de Montigny, premier zouave canadien, actuellement *Recorder* (juge) de Montréal. Je ne perdrai jamais la mémoire de cette délicieuse réunion pleine de doux souvenirs et de paroles de dévouement au St-Siège et dans laquelle je fus comblé des plus exquises attentions. Evidemment toutes ces démonstrations étaient destinées, non pas à mon humble personne, mais bien à la cause elle-même, au compagnon d'armes, venu d'Europe, à celui qui a eu l'honneur de servir pendant 18 ans sous la bannière pontificale.

"A en juger par tout ce que j'ai vu et que j'ai entendu des citoyens eux-mêmes, au Canada, on y trouverait au besoin des milliers de volontaires pour la cause catholiques.

"Nos anciens zouaves appartiennent pour la majeure partie aux premières familles du pays et quelques-uns d'entre eux occupent des postes distingués dans l'administration. Le recrutement des volontaires du Canada pour l'armée pontificale ne fut pas un mouvement personnel, comme il le fut en Europe, isolé et de plus combattu par les gouvernants; ce fut une chose vraiment nationale, voulue de tous et à laquelle tous ont contribué. Voilà le vrai caractère de cette généreuse expédition, qui formera toujours une des plus splendides gloires du Canada français catholique.

"Pour parler dignement de cet intéressant et éminent pays, si peu connu des Européens, il faudrait écrire des volumes; j'espère néanmoins qu'il me sera permis de faire parvenir à mes frères d'armes ces quelques brèves observations sur l'esprit religieux et social du Canada, par l'intermédiaire de la *Fedelta*, cet organe naturel de tous ceux qui eurent l'insigne honneur de servir le vicaire de Jésus-Christ.

Général DE CASTELLA."

Le cadavre d'un Pape.

Le Pape est toujours le Roi de Rome, et Pie IX mort règne sur cette ville, dont il fut pendant trente ans, le souverain adoré. Il s'agissait mardi dernier, de transporter le corps du grand pontife de la basilique de Saint-Pierre, où il avait été déposé, à celle de Saint-Laurent *extra muros*, où Pie IX a voulu être enseveli, près des zouaves morts à son service. Le Vatican aurait désiré que le transfert eût lieu secrètement, et la veille de la translation, des ordres sévères avaient été donnés aux catholiques de Rome, afin qu'ils gardassent sur l'événement qui

allait avoir lieu, le plus profond silence. Le cardinal-vicaire ordonnait en même temps aux présidents des sociétés catholiques, de s'abstenir de toute intervention officielle.

Malgré ces précautions, la nouvelle s'était répandue dans toute la ville, et tout le peuple de Rome, sans aucun avertissement préalable, se trouva réuni comme par instinct, mardi soir à minuit, sur la grande place de Saint-Pierre. Au coup de minuit, la petite porte de la basilique s'ouvrit du côté de Santa-Marta, et le cercueil fut déposé sur le char funèbre à quatre chevaux, qui se mit en marche.

—*Eccolo!* (le voilà!) murmura le peuple, et un frémissement d'émotion parcourut la foule, comme autrefois lorsque la belle voix de Pie IX entonnait, du haut de la *loggia*, le *Sit nomen Domini benedictum*, et bénissait la ville et le monde.

Hélas! tout ce bon peuple de Rome ne savait pas quels outrages étaient réservés dans quelques instants à ce convoi funèbre, qui n'avait aucun caractère officiel, mais qui était cependant d'une majesté toute royale, grâce à cette immense population émue et recueillie qui se pressait autour de ce cercueil vénéré. La grande rue qui mène de la place de Saint-Pierre au château Saint-Ange était illuminée et produisait un effet splendide; les torches portées par des millions de personnes, appartenant à toutes les classes de la société, représentaient un vrai torrent de feu.

Les révolutionnaires comprirent que cette manifestation était un solennel démenti infligé au fameux plébiscite du 20 septembre 1870. Ils se sentirent envahis d'une rage profonde, et ils jurèrent aussitôt de se venger de l'enthousiasme suscité par ce grand pontife défunt.

Dès que le convoi fut arrivé sur le pont Saint-Ange quelques braillards commencèrent à crier: *A bas les cléricaux, à l'eau le corps du tyran!* La foule frémissait d'indignation, mais elle continua à réciter pieusement le chapelet à haute voix.

Les braillards, qui étaient au nombre de quatre ou cinq, criaient toujours. Il eût été très facile de les arrêter; mais les gendarmes et les gardes municipaux laissaient faire; ils se bornaient à entendre. Je sentis mon cœur se serrer; je me rappelais le temps où Pie IX parcourait à pied les rues de Rome, laissant approcher tout le monde, depuis le prince romain jusqu'à l'humble *ciociero*, et maintenant, grâce à la "résignation" de la Ville éternelle, il fallait que le cadavre du pontife fût entouré d'une double haie de gendarmes, pour le préserver des outrages de ceux dont le gouvernement italien s'est fait le complice!

Le groupe de coquins qui avait juré de troubler cette manifestation imposante, grossissait toujours. Devant le palais Braschi, sous les fenêtres du ministère de l'intérieur, la lutte s'engagea. Quelques catholiques ayant entendu les plus lâches injures lancées contre ce pontife mort, ne surent point réprimer leur fureur, et répondirent vivement; la canaille riposta par des coups; les Romains se défendirent vaillamment. Les gardes municipaux se contentaient de répéter au cocher qui conduisait le char funèbre et aux autres voitures: "Au trot, au trot!"

Sur la place du Gesu et sur la place de Venise la mêlée

devint formidable; les gendarmes se décidèrent à faire quelques arrestations. Le long de la Via Nazionale le groupe des braillards qui avait grossi en route chantait derrière le char funèbre l'hymne de Garibaldi, et des chansons obscènes. C'était immonde. On avait réussi à séparer le cercueil d'une grande partie de la foule pieuse qui le suivait. D'ailleurs le convoi avait dû prendre nécessairement une allure tellement rapide, qu'un grand nombre de personnes, fatiguées par la longue marche, restaient en chemin.

A la place de Termini, près de la gare, et sur la place de Saint-Laurent, les outrages ne semblèrent plus suffisants à cette tourbe de furieux: on lançait de gros pavés contre les voitures; Mgr Samminiatielli, aumônier apostolique, reçut une pierre dans l'intérieur de sa voiture; on cracha à la figure de quelques autres prélats. Ce ne fut qu'à grand-peine que le char funèbre, arrivé devant la porte de Saint-Laurent, put être dégagé de la foule: et enfin, le cercueil fut porté dans l'intérieur de l'église, dont les portes se refermèrent aussitôt.

* * *

Toute réflexion est superflue; les faits ont une éloquence qu'aucune parole ne saurait atteindre. Les hommes qui dirigent les destinées de l'Italie avaient une occasion magnifique de se montrer honnêtes et habiles; ils ont préféré être à la fois mécréants et bêtes. La conscience du monde entier se soulèvera de dégoût, en apprenant ce qui vient de se passer à Rome.

L'Italie révolutionnaire vient de signer sa propre condamnation; elle vient de subir une honte dont elle ne se relèvera plus.

L'Italie honnête, croyante, repoussera désormais toute solidarité avec des pouvoirs publics qui tolèrent, qui encouragent de pareilles infamies. Les ministres du roi Humbert, n'ont pas pu défendre contre quelques vauriens le cadavre d'un vieux pape, entouré de l'affection de son peuple.

Ces ministres qui ont livré aujourd'hui aux bas-fonds de la société un pontife défunt, livreront demain à l'émeute la monarchie italienne.

Et il a fallu que du haut du Quirinal le roi Humbert entendit son nom et celui de sa race royale associés par des acclamations déshonorantes aux lâches outrages dont Pie IX a été l'objet. N'insistons pas. Il y a des infortunes qui méritent quelque commisération.

Seulement, n'est-il pas permis de se rappeler en ce jour, des funérailles splendides qui furent faites au roi Victor-Emmanuel à Rome? N'est-il pas permis de se souvenir de la bonté de Pie IX qui contribua à la solennité de ces funérailles, en envoyant son pardon au roi mourant, et en accordant à sa dépouille mortelle tous les honneurs de l'Eglise.

En vérité Pie IX a dû subir jusque dans la tombe l'ingratitude de ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Mais c'est là un honneur de plus pour cette grande mémoire. Les faits qui viennent de se passer sont la justification complète de cette captivité, à laquelle Pie IX s'était condamné, et qui s'impose désormais à tous ses successeurs, tant que la révolution sera souveraine à Rome, et tant

que l'Italie catholique et honnête tolérera de pareils maîtres, dont il ne dépend que d'elle de se débarrasser.

Que sont d'ailleurs tous ces outrages ? La Papauté en a vu bien d'autres et la couronne d'épines c'est l'aurole de l'Eglise. Dormez donc en paix, ô doux et saint Pontife, dans votre demeure dernière : vous êtes toujours le roi de vos fidèles Romains. Les royautes passeront ; la Papauté restera, parce que le Pape représente sur la terre un roi éternel—le Christ.

Sa Grandeur Mgr Bourget, en entendant dire que Pie IX avait été ainsi insulté après sa mort, dit : " Il avait bien mérité cela.... c'eut été humiliant pour sa mémoire que d'être acclamé par cette canaille !!!

Le journalisme catholique.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, au temps où Néron et les autres persécuteurs de l'Eglise chassaient les chrétiens du milieu de la société, comme on chasse les bêtes sauvages, les défenseurs de l'Evangile avaient à fuir des persécutions à main armée ; seule la retraite des catacombes pouvait les mettre à l'abri du javelot et de la lance. Cependant à la vue de cette horrible boucherie, l'Eglise paraissait souriante. Elle l'était d'autant plus, que ces infâmes persécuteurs, tout en sévissant avec rage contre le corps, assuraient à l'âme la gloire immortelle de l'autre vie. Mais de nos jours, tout est différent. Les ennemis de la même Eglise, plus redoutables et plus nombreux, ont entièrement changé de tactique : ils laissent le corps en repos et s'attaquent à l'âme qu'ils cherchent à empoisonner au souffle empesté des funestes erreurs qu'ils inventent. Ils ont choisi la presse pour l'instrument de leurs iniques opérations ; la plume a succédé à l'épée dans l'œuvre de destruction. Aussi voit-on de toutes parts les mauvais journaux surgir en plus grand nombre que jamais ; et continuellement, une foule de livres remplis de pernicieuses doctrines sortent des ateliers de l'erreur.

Ces attaques en plein jour sont secondées par les menées sourdes et hypocrites d'une foule de sociétés secrètes, dont les coups sont d'autant plus à craindre qu'ils sont portés dans l'ombre. Partout on déclare une guerre acharnée à l'Eglise ; on veut à tout prix détruire cette communauté d'hommes opposés aux progrès des sciences modernes, ces ignorants qui se laissent encore bercer par les folles rêveries des vieux scolastiques.

A la vue des progrès rapides et alarmants que font les ennemis de l'Eglise ; en voyant tomber dans l'abîme une foule de nos frères, qui, sans s'en apercevoir, se laissent prendre à ces pièges dangereux ; en voyant, dis-je, ce déluge de mauvaises doctrines inonder les familles et les sociétés, nous ne pouvons rester dans l'inertie. Il faut de toute nécessité, opposer une digue à ce torrent impétueux qui menace de renverser tout ordre établi, et on ne peut mieux empêcher le mal de se répandre qu'en rencontrant les ennemis sur leur propre terrain et en les combattant avec leurs armes. Nous devons opposer à la presse impie et dévergondée de notre siècle, une presse sérieusement catholique. D'ailleurs le Pape Pie IX, d'ilustre mémoire, recommande ce moyen comme le plus efficace, lors-

que, dans sa lettre encyclique, " Inter multiplices," adressée à tous les évêques catholiques, il leur enjoint formellement de travailler de tout leur pouvoir au maintien et à la diffusion de la presse catholique.

Le 13 février dernier, Sa Sainteté Léon XIII, répondant à une adresse que lui présentèrent des pèlerins catholiques, leur décrivit notre siècle comme une époque toute de dangers graves et imminents. Il leur recommanda de concourir, dans la mesure de leurs forces, au soutien des publications. " Car," leur dit-il, " en aidant cette grande cause, vous assurez l'avenir de la religion, de vos familles et de la société en général."

Le Jubilé Universel, accordé cette année à tous les catholiques, a pour cause les mêmes dangers, et notre Père commun nous engage fortement, pendant ce jubilé, à prier pour l'extirpation des erreurs et la paix de l'Eglise,

Après avoir ainsi brièvement démontré les besoins urgents de la presse catholique, nous allons essayer de définir les devoirs et les attributions de cette presse. Pour arriver à ce but, nous nous poserons trois questions que nous tâcherons de résoudre. En premier lieu, nous nous demanderons quelles sont les qualités essentielles qui doivent distinguer le journaliste catholique ? Nous chercherons ensuite quels sont les principaux obstacles qui s'opposent à l'avancement des journaux catholiques ? Enfin nous tâcherons d'indiquer les moyens pratiques à employer pour assurer le succès du journalisme.

Cependant, avant que de procéder à la solution de ces trois questions, je dois ajouter que je ne prétends pas par là m'ériger en censeur du journalisme, ni vouloir imposer des lois aux écrivains catholiques. Il est reconnu, et je constate avec bonheur, que beaucoup de bons écrivains et de savants journalistes, sont depuis longtemps déjà engagés avec succès dans la grande lutte de la vérité contre l'erreur. Prétendre leur montrer leurs obligations, serait tout simplement me couvrir de ridicule. Tout ce que je veux, c'est de donner quelques avis salutaires aux jeunes gens qui se proposent d'entrer dans le journalisme, et par là, leur fournir les moyens de devenir d'efficaces défenseurs des droits de l'Eglise injustement opprimés.

I

La première et la plus essentielle des qualités des journalistes—par journaliste j'entends celui qui a à cœur l'avancement des doctrines de l'Eglise et l'extirpation des erreurs qui l'alligent—c'est d'être catholique franchement, sans arrière-pensée et sans ambages. Il faut que sa devise soit celle des martyrs des premiers siècles : " Christianus Ego Sum." La vérité est une, par conséquent, il ne doit y avoir qu'un chemin pour y arriver : " Per veritatem ad unitatem." En effet dans ces jours malheureux où tous les bons catholiques se serrent autour de l'étendard du droit et de la vérité ; où nous avons à lutter contre une armée redoutable qui se déploie avec rage à l'ombre du drapeau de la révolution, peut-on compter pour l'avenir sur des hommes qui sans cesse passent d'un camp à l'autre, ne défendent visiblement aucun côté et ne veulent paraître ni chrétiens ni révolutionnaires ? Non ! arrière de tels hommes ! arrière ces soldats

timides que l'amour de la vérité n'enflamme pas ! A eux s'adressent ces paroles du Sauveur : "Celui qui n'est pas pour moi est contre moi." De plus la lâcheté de ces hommes finit toujours par percer et qu'arrive-t-il ? Ils deviennent alors suspects aux deux camps et sont abandonnés. Le journaliste est de plus celui à qui l'Eglise a confié le soin de répandre les lumières de la foi dans toutes les classes de la société. Mais s'il n'a pas cette foi, comment pourra-t-il en propager les doctrines salutaires ? A-t-on jamais vu quelqu'un donner ce qu'il n'a pas ? Non ; la foi, telle est donc la première arme nécessaire à celui qui veut s'engager dans la milice des défenseurs de la vérité.

La sincérité demande inévitablement le courage. Le journaliste sincèrement catholique ne doit reculer devant aucune question, quelque difficile qu'elle soit. Il doit répondre toujours et chercher autant que possible à résoudre les objections que lui posent les ennemis, en leur opposant scientifiquement les faits aux faits. Il en est de très difficiles, je le sais, cependant c'est dans ces grands combats qu'on découvre les grands dévouements, et les grandes luttes forment les âmes fortes.

Mais pour qu'il soit en état d'affirmer ainsi sa doctrine, il faut que le journaliste connaisse parfaitement les grandes vérités de la religion et toutes les hautes questions sociales du jour ; enfin, il doit posséder très-bien ce qu'on peut appeler "le code du journalisme catholique." Pour avoir toutes ces connaissances, il n'a qu'à consulter les documents précieux que l'Eglise, en mère vigilante et attentive met toujours entre les mains de ses enfants. Le Sylabus, les décrets des Conciles et les Lettres Encycliques des Papes, sont autant de manuels où le journaliste trouvera cette science indispensable au catholique, surtout à celui qui écrit. Inutile d'ajouter qu'il doit recevoir ces enseignements sans chercher à les commenter et les expliquer à sa guise. Quant à cela, qu'il me suffise de citer les paroles de M. Laurentie, un des éminents journalistes de notre siècle. En parlant de la lettre encyclique de Pie IX, qu'il venait de recevoir, il dit : "Dès que j'eus entre les mains cette célèbre encyclique, je me mis à genoux. Cette lecture produisit dans mon intelligence une lumière éblouissante qui me fit entrevoir toutes les grandes questions à soutenir et les formidables erreurs à combattre." Que le journaliste catholique imite un si bel exemple d'une foi sincère et il sera toujours en état de résoudre les objections qu'il rencontrera.

Tout le monde est convaincu à l'avance de l'importance et de la nécessité même des études philosophiques ; à plus forte raison, celui qui prétend défendre les bons principes doit reconnaître cette nécessité, de tout temps incontestable, mais qui s'impose de nos jours plus impérieusement que jamais. Si les erreurs s'emparent si aisément des esprits, si les plus grossiers sophismes sont si vite acceptés par la foule, c'est que la logique a cessé de gouverner les intelligences. Cicéron proclame que Platon et les philosophes lui en ont plus appris que tous les Rhéteurs ensemble, et que l'on ne sera jamais un bon écrivain si l'on n'est philosophe. St-Thomas d'Aquin affirme que "c'est la philosophie qui donne la perfection à toutes les autres sciences." La philosophie touche à tout, à la religion, à la morale, à la politique, aux sciences et aux

arts ; elle a une réponse à chaque problème qui peut se présenter ; enfin elle ne cède qu'à la théologie qui est une science révélée. Que serait l'écrivain sans logique ? comment pourrait-il traiter les hautes et difficiles questions de la métaphysique ? N'ignorerait-il pas ces premiers principes, source inépuisable d'une foule de grandes et sublimes idées ? Sans philosophie le journaliste serait un simple raconteur, et son journal un répertoire de faits que sa mémoire aurait entassés.

Mais pour être bon philosophe, il ne suffit pas de puiser ses doctrines à la première source venue. Il faut savoir reconnaître les sources orthodoxes d'où l'on tire ces enseignements. Le St Père, avec sa prévoyance ordinaire nous a montré St Thomas comme le grand trésor d'où l'on pourra puiser des réponses justes et précises à toutes les questions du jour, et des armes pour combattre l'erreur, sous quelque forme qu'elle se présente. La seconde arme nécessaire à l'écrivain catholique est donc une connaissance approfondie de la philosophie scolastique dont St Thomas est le chef.

Les sciences naturelles ont fait dans notre siècle des progrès immenses qui sont reconnus de tous. Aujourd'hui on ne parle que chimie, physiologie, physique ou géologie ; c'est ce qui a fait dire à Louis Veillot, dans un accès de mauvaise humeur : "Le XIXe siècle est un siècle tout d'alambics, de fumée et de dissections." Ce qui est à regretter, c'est que ces sciences, bonnes en elles-mêmes, servent de base à un grand nombre de systèmes ridicules ou erronés. Il s'en suit naturellement que le journaliste doit connaître toutes et chacune de ces sciences assez bien pour être en état de repousser toutes les attaques qui peuvent lui venir de ce côté. En effet on reconnaît pour un bon soldat, celui qui est prêt à combattre l'ennemi avec n'importe quelle arme et sur n'importe quel terrain. Il faut donc que le journaliste soit encyclopédiste, qu'il soit préparé à opposer les faits aux faits, les observations aux observations, les chiffres aux chiffres. De cette manière, il pourra terrasser l'ennemi, de quelque côté qu'il se présente.

Le journaliste doit de plus être bon moraliste, c'est-à-dire, connaître à fond les règles de la morale chrétienne. Elles seules peuvent lui enseigner ce qu'il doit savoir, telles : les relations qui doivent exister entre l'Eglise et l'Etat, entre les sociétés et les individus. St Thomas est encore la source où l'écrivain puisera toutes ces connaissances. Dans la philosophie scolastique, il trouvera la solution de toutes les questions sociales et politiques, ou au moins les principes qui doivent l'amener.

Que le journaliste soit sincère catholique, profond philosophe, savant sans positivisme et moraliste distingué, voilà des qualités qui lui sont nécessaires ; mais s'il n'est pas homme de lettres, il n'atteindra pas son but. Ceci est un point trop oublié de nos jours et auquel on ne prête pas l'attention qu'il mérite. Si l'écrivain n'a pas un style correct et élégant, si au fond il ne joint pas la forme, il ne sera pas lu et ses écrits seront rejetés comme trop ennuyeux. Si, au contraire, à une science profonde il joint un style entraînant, il sera recherché de tous et il aura la belle prérogative d'instruire en amusant. Qu'il retienne donc que sans les agréments de la forme, le

savoir le plus étendu perd beaucoup de sa puissance, et qu'un travail brillant de style, mais manquant de fond, ne valut jamais rien. Que son principe soit que la science doit être ornée, et la littérature savante. Quant à la manière de se perfectionner dans le style, je le renvoie de nouveau à St-Thomas : " Il est trois choses," dit-il, " qui ne s'acquièrent que par un exercice soutenu et continu : parler correctement, raisonner juste et écrire avec élégance. "

Voici pour les qualités intellectuelles du journaliste. La grande qualité morale qui renferme toutes les autres, c'est qu'il doit être exercé à l'abnégation la plus complète. Il est reconnu que la position de journaliste est une des plus ingrates, tant sous le rapport matériel que moral. D'abord, il ne peut s'attendre qu'à une pauvreté continue, heureux encore s'il reçoit de son travail les fonds nécessaires pour faire subsister son journal. De l'autre côté, il doit être préparé à se voir exposé aux aversions et aux inimitiés de la presse impie et de tous les gens sans aveu dont il doit blâmer les défauts et corriger les erreurs. Il n'y a pas jusqu'à ses amis, qui lui reprocheront sa sévérité à leur égard, et sa dureté à leur reprocher leurs égarements. Mais le journaliste qui veut faire du bien ne transigera pas avec ses devoirs et sa devise sera celle qu'adopta un des corps des défenseurs du St Siège contre l'envahissement condamnable du roi galant-homme : " Aime Dieu et va ton chemin. " Mais, dira-t-on, astreindre le journaliste à ces strictes devoirs, c'est l'exposer à périr dans la misère et à voir tomber son œuvre faute d'amis pour l'encourager. A ceux qui me feront cette objection, j'opposerai ce que Louis Veillot, rédacteur de " l'Univers " disait un jour : " L'Univers vit malgré ses détracteurs et par la seule force de ses propres doctrines. En 1860, il comptait six mille abonnés ; aujourd'hui — quelques années plus tard — il en compte huit mille. " Maintenant, (1881) il est reconnu que l'Univers a au-delà de quatorze mille lecteurs, et le même rédacteur déclare qu'il a toujours été en état de rencontrer ses affaires. On ne pourra pas dire que l'Univers n'est pas un journal qui a toujours suivi ses principes sans broncher, ne craignant jamais de blâmer le mal et d'approuver le bien. Ecrivant à un de ses amis qui voulait entrer dans le journalisme, Louis Veillot lui dit : " La presse catholique est un mal nécessaire... Nos adversaires sont des adversaires de toute vérité religieuse, morale et politique. Donc faites des sorties, faites-en toujours, car sous l'étendard de l'Eglise, on revient toujours avec honneur. "

Il est certainement vrai que la conscience de faire bien est la grande récompense qui fait oublier les inconvénients nombreux que rencontre l'écrivain catholique. Qu'il ait donc toujours en vue le triomphe de la vérité et les obstacles tomberont d'eux-mêmes.

II

Les obstacles qui s'opposent à l'avancement du journalisme sont nombreux ; ici je ne ferai qu'en signaler quelques-uns. Le journaliste catholique trouvera toujours sur son chemin les journalistes impies, les commerçants avides de gain, les politiciens sans principes ; enfin, tous

ceux qui ne méritent aucune considération et qui placent en premier lieu leurs intérêts matériels. Il doit d'autant plus s'attendre à leurs récriminations, qu'il est de son devoir de leur reprocher continuellement leurs torts et de les exciter au bien. Alors ils saisissent toutes les occasions possibles de le décrier et d'empêcher l'influence bienfaisante de son journal ; toujours, ils le dénonceront comme un ennemi de la paix et un fauteur de troubles. Cependant, malgré ces clameurs, malgré ces protestations, qu'il tienne toujours ferme, se rappelant ses obligations et se confiant dans l'assurance que la vérité ne peut périr : " Magna est veritas et praevalabit. "

La temporisation aveugle des libéraux-catholiques, cette " pessima pesta " d'après Pie IX, sera toujours là pour empêcher les progrès des publications catholiques. Ces dévoués avocats de l'Eglise libre dans l'Etat libre, de la liberté de conscience, trouveront toujours les articles de l'écivain catholique trop durs et trop pleins de fiel. Ils ne peuvent supporter qu'on offense les ennemis de l'Eglise, les protestants et les impis. Concédonz-leur quelque chose, diront-ils, afin de les amener à leur tour à nous accorder autre chose. Mais ces catholiques débonnaires se trompent absolument, et leurs conclusions erronées viennent d'une mauvaise application du mot liberté. Ils interprètent la liberté : le pouvoir de faire le bien et le mal, identifiant ainsi la vérité et l'erreur, la lumière et les ténèbres, le Christ et Satan. Qu'ils écoutent la définition de ce mot telle que donnée par St-Thomas, St Anselme et tous les docteurs de l'Eglise : " La liberté, " disent-ils, " est le pouvoir de faire le bien ; la liberté de faire le bien et le mal est tout simplement la licence, l'abus de la liberté. " L'Eglise n'a qu'un poids et qu'une mesure ; on est catholique ou on ne l'est pas ; si on l'est, il faut l'être en tout et partout. Enfin, qu'est-il nécessaire d'aller si loin ; le catéchisme, cet abrégé de la doctrine chrétienne que nous avons appris dès notre enfance, ne nous dit-il pas que le chrétien doit observer tous et chacun des préceptes de Dieu et de l'Eglise ? Soyons donc chrétiens franchement et combattons sans distinction ceux qui sont dans l'erreur. Employons tous les moyens qui peuvent faciliter le triomphe de la vérité sans cependant manquer aux règles de la charité chrétienne.

On voit malheureusement très-souvent de grandes disputes s'engager entre les journaux catholiques sur des questions politico théologiques. La plupart du temps, dans ces querelles de famille, l'amour propre se met de la partie et les questions en litige demeurent sans solution ; ce qui ne manque pas de causer un grand scandale parmi les lecteurs et un grand point de discussion pour les ennemis. Il est vrai que ces questions sont, pour la plupart, abandonnées à la discussion, mais pour éviter tout conflit, le meilleur moyen est de soumettre la question à la décision des autorités ecclésiastiques, qui ne manqueront pas de donner une solution impartiale et satisfaisante aux deux partis. De cette manière, les dissensions sont réglées sans bruit et sans scandale, et la presse catholique ne s'attire pas les dérisions des journaux ennemis. Écoutons ce que disait Léon XIII à cet égard : " Pour que la presse catholique obtienne de bons

résultats, il faut deux conditions : c'est qu'on défende les doctrines papales, et que les journaux catholiques du monde entier restent en parfait accord entre eux, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et la défense de la vérité catholique."

Les journaux sont appelés à prendre une grande part dans le gouvernement de leur pays respectif. De là de grands obstacles à éviter. Souvent, pour sauver les intérêts matériels de ses amis ou parents, le journaliste, d'ailleurs bon chrétien, se laisse entraîner à souscrire à des mesures opposées à l'esprit de l'Eglise ; ou bien, emporté par l'esprit de parti, il écrira contre ses convictions pour sauver ses amis. Mais comme nous l'avons dit déjà, il doit soumettre l'Etat à l'Eglise et faire triompher la vérité avant la politique. D'ailleurs il n'a rien à craindre à soutenir les doctrines de l'Eglise, car en les servant, il sert l'Etat, puisque la vérité ne peut être opposée à la vérité, et que l'Eglise, qui est basée sur la vérité même qui est Jésus-Christ, ne peut vouloir le malheur de l'Etat.

Un dernier obstacle dont je dirai quelques mots, c'est l'indifférence blâmable d'un certain nombre de catholiques, qui paraissent avoir juré de ne supporter aucune institution chrétienne. Pour la plus légère raison, pour quelques sous de moins, ou pour plaire à un voisin, ou abandonnera le bon journal pour souscrire à une publication ennemie de la vérité. Ah ! dira-t-on, le journal catholique ne donne pas assez de nouvelles, ou bien il ne s'occupe pas assez de commerce, et quelles autres raisons qu'il serait trop long d'énumérer. Peut-être ont-ils raison jusqu'à un certain point et que le journal catholique n'est pas ce qu'il devrait être ; mais est-ce assez pour laisser entrer dans nos maisons des publications qui sont opposées aux doctrines de l'Eglise, des feuilles qui ne craignent pas de proférer des injures contre notre croyance et nos institutions. Et on ne craint pas de mettre entre les mains des enfants de tels journaux. Aussi de nos jours on voit où en sont rendus les jeunes gens et quels sont les principes religieux d'un grand nombre de ces enfants sur lesquels est fondé l'avenir du pays ! Quelle blâmable négligence de la part des parents !—*A continuer.*

Souvenirs de voyage.

(Suite.)

VIII.

COMBAT SIMULÉ.—ALBANO.—ARICIA.—CASTEL-GONDOLFO.—MARINO.—ROCCA-PRORA.

Dans la nuit du 20 d'août, nous dormions d'un profond sommeil ; tout le camp était plongé dans le plus grand silence ; nous n'entendions que le cri de la sentinelle : "Qui vive !" lorsque tout à coup les clairons sonnent la "générale." Et tout le monde de mettre sac au dos et de courir aux armes. Les officiers arrivent armés de pied en cap et se placent à la tête de leur compagnie. Le colonel donne le commandement de se mettre en route. Le tambour bat et nous partons. Voilà le camp vide ; la garde seule reste. L'horloge marque trois heures du matin. Que signifie donc cette évolution militaire au milieu des ténèbres ? Où portez-vous vos pas, me demanderez-vous ?

Nous partons pour la guerre ; les garibaldiens sont tout près de nous ; il se sont emparés de trois villes : Albano, Castel-Gondolfo et Marino. La distance entre la première ville et Rocca di Papa n'est que deux lieues et demie, et c'est la plus éloignée. Ces ennemis de la papauté se dirigent sur Rome. Un courrier est venu nous avertir de leurs mouvements. Il nous faut donc voler à leur rencontre et leur faire mordre la poussière. Mais ne craignez rien, il n'y aura pas effusion de sang ; nous voulons simuler un combat afin d'apprendre à fonder l'art militaire et de nous accoutumer à philosopher sur l'odeur de la poudre. Les prétendus garibaldiens que j'ai mentionnés plus haut ne sont autre chose que dix compagnies de zouaves qui, parties quelques heures avant nous, sont allés occuper les meilleures positions.

Arrivés à quelques pas de Marino, nous sommes reçus par une décharge formidable de mousqueterie ; mais nous ripostons à l'ennemi par un feu des mieux nourri, et, après une heure de combat, nous nous rendons maîtres de la ville. Les garibaldiens abandonnent leur premier retranchement et se replient sur Castel-Gondolfo. Nous les poursuivons au pas de course et nous les forçons encore à fuir devant nous. Chassés de cet endroit, les chemises rouges vont se réfugier dans Albano. C'est ici que commence réellement le combat, car, jusqu'à présent, nous n'avons fait que quelques petites escarmouches.

Nous étions à deux milles de la ville lorsque l'artillerie ennemie commença à faire entendre sa grande voix. Nous avançons toujours quand même, mais en leur donnant des réponses bien significatives, et nous nous dispersons en tirailleurs après avoir reçu l'ordre de cerner la ville afin de barrer le passage aux fuyards. Nous touchons enfin aux murs, où nous sommes accueillis par une salve effrayante ; les coups de fusils étaient si nombreux que le bruit ressemblait au roulement du tonnerre. Pendant quelques instants, il y eut hésitation ; nous avançons et retraitions tour à tour ; la victoire paraissait incertaine. Mais, faisant un effort suprême, nous nous élançâmes en avant, baïonnette au canon, massacrant et culbutant tous ceux qui opposèrent quelque résistance ; et, du même élan, nous pénétrâmes dans la ville. Les garibaldiens, échelonnés autour de la ville, n'eurent pas le temps de se rallier ; de sorte qu'il furent tous forcés de déposer les armes et de se livrer entre les mains du vainqueur. A neuf heures, la guerre était terminée, et le drapeau pontifical flottait de nouveau sur Albano.

Après le combat, notre premier soin fut d'assouvir la faim qui nous dévorait ; nos courses de colline en colline avaient vivement excité l'appétit. Notre repas fini, la consigne fut levée, et une permission générale fut donnée à tous ceux qui n'étaient pas de service d'aller où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent de retour à quatre heures P.M. ; c'était l'heure du rassemblement. Je profitai de l'occasion pour visiter *en gros* les villes d'Albano, d'Aricia, de Castel-Gondolfo et de Marino.

La ville d'Albano, située à sept lieues au sud-est de Rome, est assise aux pieds des monts Algides—montagnes du Latium—ou mieux aux pieds du mont Cavi, sur les ruines d'Albe-la-Longue, qui fut, dit-on, fondée par Ascanie, fils d'Enée, et détruite par Tullus-Hostilius. C'est

sons le règne de ce troisième roi des Romains qu'eut lieu le célèbre combat des Horaces et des Curiaces, dont on voit encore le tombeau près d'Albano. Les rues de cette ville sont larges et propres; les édifices paraissent très riches et sont pour la plus grande partie d'une construction moderne. Aussi, pendant la saison de l'été, un grand nombre de familles romaines viennent-elles fixer leur séjour à Albano. On y admire plusieurs maisons de campagne appartenant à des princes ou à des ducs. Albano rappelle un souvenir bien cher aux catholiques. Saint-Bonaventure a embaumé ces lieux du parfum de ses vertus. Ce grand homme avait été nommé à l'évêché suburbicaine.

A deux milles d'Albano, on rencontre la moderne Aricia, qui est bâtie sur le sommet d'un rocher. Cette ville a été fondée 200 ans avant la guerre de Troie par Archilogue de Sicile. C'est là qu'est née Atia, mère d'Auguste. Si je ne me trompe pas, Horace n'aimait pas trop Aricia, à cause des oignons qu'elle produisait en grande abondance.

Castel-Gondolfo s'élève aussi sur les ruines d'Albe-la-Longue; car Albe renfermait tout le terrain occupé par Albano et Castel-Gondolfo. Celle-ci se trouve au nord-ouest et à un mille environ de la première; elle est d'une belle apparence. A l'est de Castel-Gondolfo et à une petite distance, on voit un joli lac enchassé entre des rochers escarpés et couronnés d'arbres touffus. Ce lac est, dit-on, le cratère d'un ancien volcan. Je n'ai pas de peine à le croire; car le terrain qui l'entoure est un terrain volcanique et présente mille formes diverses, tel qu'on le remarque ordinairement dans le voisinage d'un volcan. Il a la forme d'un ellipse dont le grand axe mesure environ 2 milles et le petit axe 15 à 18 arpents.

La direction du grand axe est du nord au sud. Ce lac est connu sous le nom de lac d'Albano, parce que le foyer de l'ellipse se trouve vis-à-vis de cette ville.

Marino est à un mille et demi au nord-est de Castel-Gondolfo. Cette ville a le même aspect que sa voisine. Je ne connais aucun fait historique qui se rattache à Marino. Une petite réminiscence à signaler: lorsque j'étais en rhétorique, il me semble avoir lu dans Horace qu'il aimait beaucoup le vin de Marino et qu'il en avait

dans sa cave une assez bonne quantité, âgé de cinquante ans au moins. Mais je ne puis affirmer si c'est la même ville; on peut toujours le supposer en attendant qu'on nous prouve le contraire.

Laissons Horace avec son dieu Bacchus et retournons à Albano, où le clairon nous appelle. Les rangs se forment; le capitaine donne le mot du commandement: "peloton en avant, marche," et nous marchons. L'ami Bertrand chante sa "Petite mamzelle Marianne" ou "Par derrière chez nous," et quand il est fatigué, le zouave Pepin (aujourd'hui prêtre dans le diocèse de Montréal) entonne sa chanson favorite "Houpe, houpe, houpe sur la rivière." Le temps passe vite; la gaieté la plus franche règne parmi nous; nous ne ressentons aucune fatigue; et nous entrons dans notre camp aussi frais et dispos que le matin. A six heures, nous étions nonchalemment étendus sous nos tentes, fumant une *tendre pipe démocratique et sociale*, pour me servir de l'expression de "Sans Allumette."

Un autre jour, nous sommes allés faire une "petite guerre" à Rocca-Priora, l'ancienne Corbion, située à l'est et à deux heures de marche du camp d'Annibal. Pour parler le langage militaire, c'est une sale ville. Les habitants m'ont paru être extrêmement pauvres. Mais "rendons à César ce qui appartient à César;" Rocca-Priora occupe une position des plus splendides; elle est juchée, comme un nid d'oiseau, sur une haute montagne. Placé sur un vaste plateau au nord de Rocca, j'ai vu et compté dix-neuf villes ou villages sans me déranger de place. A part son site, je n'ai rien rencontré qui puisse intéresser la curiosité.

(à continuer,)

NAISSANCE.

En cette ville, le 19 juin dernier, M. Aldéric Fortin, ex-zouave pontifical, est devenu père d'un fils.

DÉCÈS.

En cette ville, le 13 juillet dernier, Jean-Baptiste-Irénée, enfant de M. A. Fortier, ex-zouave pontifical.

Etablie

en 1852.



LORGE & CIE.

CHAPELIERS PARISIENS, en GROS et en DETAIL

21 rue St. Laurent, Montréal

Toujours en mains un assortiment complet de Casques en fourrures, Pelleteries dans les derniers goûts, etc.

LA MAISON DUPUIS FRERES

ETABLIE SUR LA

RUE STE-CATHERINE EN 1866.

LA MAISON DUPUIS FRERES

Importe directement ses Marchandises d'Europe et des Etats-Unis.

Deux fois par an, deux des frères DUPUIS vont à l'étranger faire les achats de la maison, et il est aujourd'hui reconnu que cette maison est la mieux assortie de peut-être toute la Puissance.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a des contrats spéciaux avec les Manufactures de Tweeds du Haut-Canada, et elle a par conséquent ses Tweeds à grand marché.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a l'agence exclusive dans le Canada pour la vente des superbes TISSUS NOIRS et de DEUIL des célèbres Manufactures Européennes Londrill, Wulf & Co., de Bradford, Angleterre, et de Béchard Duluy & Cie., de Lyon, France.

Ce sont ces riches Tissus de Deuil si recherchés dans le monde entier.

Si, à tous ces avantages, on ajoute que la maison DUPUIS FRERES administre ses affaires avec beaucoup d'ordre et d'économie, sans préjudice toutefois au service qui est parfait, on comprendra comment elle peut vendre ses Marchandises aux prix du gros et par conséquent à 20 et 25 par cent meilleur marché que tout autre détailleur.

Le clergé, les communautés religieuses et les maisons d'éducation trouveront toujours à la maison DUPUIS FRÈRES tout ce qui est nécessaire tant pour habillements que pour garnitures de maisons et tentures d'églises.

Une visite est respectueusement sollicitée à la

MAISON DUPUIS FRERES,

605, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Amherst,

ENSEIGNE DE LA BOULE NOIRE,

MONTREAL.